

J. L. A. DE QUATREFAGES.

UN MONDE SOUS LES FLOTS.

La mer se montrait ici sous un aspect tout nouveau pour moi. On ne connaît pas sous l'Océan ces calmes absolus pendant lesquels la surface des flots, unie comme une glace, permet à l'œil de pénétrer à d'incroyables profondeurs et de distinguer les plus petits détails. Trompé les premiers jours par cette transparence vraiment merveilleuse, il m'est arrivé souvent de vouloir saisir une annélide, une méduse qui semblait nager à quelques pouces de distance.

Notre patron souriait alors, et prenant un filet fixé à une longue perche, il l'enfonçait, à mon grand étonnement, de plusieurs pieds avant d'arriver à l'objet que j'avais cru pouvoir atteindre avec la main. Cette admirable limpidité produisait une autre illusion pleine de charmes. Penchés à l'avant de la barque, nous regardions passer sous nos yeux des plaines, des vallons, des collines, dont les pentes tantôt nues, tantôt tapissées de vertes prairies ou comme hérissées de buissons aux teintes verdâtres, rappelaient les points de vue de la terre ferme. Notre regard scrutait les moindres aspérités des roches entassées, plongeait à plus de cent pieds dans des précipices à pic, et partout les ondulations du sable, la vive arête de la pierre, les touffes d'algues et de fucus ressortaient avec une si étonnante netteté, que nous perdions pour ainsi dire le sentiment de la réalité. Entre nous et cette contrée pittoresque et riante, nous n'apercevions plus l'intermédiaire du liquide qui lui servait d'atmosphère et nous portait à sa surface.

Il nous semblait être suspendus dans le vide, ou plutôt, réalisant un de ces rêves que tout homme a fait bien des fois, nous croyions

planer comme l'oiseau et contempler du haut des airs ces mille accidents de terrain.

Des êtres aux formes bizarres peuplaient ces paysages sous-marins et leur prêtaient une physionomie étrange. Des poissons tantôt isolés comme les passereaux de nos bois, tantôt réunis en troupes comme nos pigeons ou nos hirondelles, erraient parmi les grosses pierres, fouillaient les buissons des plantes marines et s'enfuyaient effrayés, voyant notre esquif passer au-dessus de leur tête. D'énormes holothuries, d'un brun foncé, rampaient sur le sable ou gravissaient péniblement le rocher en agitant leur couronne de tentacules, tandis qu'à côté d'elles les astéries d'un rouge grenat restaient immobiles en étendant leurs cinq bras rayonnés. Des mollusques, assez semblables par la forme à des limaces ou à des escargots, mais bien différents par la taille et la couleur, se traînaient lentement comme leurs frères terrestres, tandis que des crabes, semblables à d'énormes araignées, les heurtaient dans leur course oblique et rapide et parfois les saisissaient de leurs redoutables pinces. D'autres crustacés, voisins de nos chevrettes, de nos homards de l'Océan, se jouaient dans les touffes d'algues, venaient s'exposer un instant à la pure lumière du ciel, et à la moindre alarme regagnaient brusquement, d'un vigoureux coup de queue, l'abri de leurs sombres retraites. A ces animaux, dont la plupart nous rappelaient des formes bien connues, se mêlaient d'autres espèces appartenant à des types qui n'atteignent jamais nos froides latitudes. C'étaient des comatules, proches parentes des astéries, et qui représentent en quelque sorte, dans la création actuelle, les crinoïdes presque éteints de nos jours, quoique très-communs à l'état de fossiles; c'étaient ces salpas, mollusques bizarres, transparents comme du verre, qui sont alternativement ovipares et vivipares, et dont les générations successives sont alternativement isolées et réunies en colonies flottantes; c'étaient ces grands béroïdes semblables à des émaux vivants, et dont M. Edwards avait déjà fait connaître la curieuse organisation; ces méduses, dont les étranges métamorphoses sont venues modifier sur bien des points toutes les idées qu'on s'était faites sur la propagation des espèces animales; ces firoles, ces diphies, dont la diaphanéité est si complète qu'on ne les distingue qu'à grand'peine de l'eau où elles se

meuvent; ces stéphanomies enfin, guirlandes animées faites de cristal et de fleurs, qui plus délicates encore que ces dernières, disparaissent en se fanant, et du soir au matin ne laissent pas même un nuage dans le vase qu'elles remplissaient quelques heures auparavant.

EDGAR QUINET.

LES POÈMES D'HOMÈRE.

Le caractère le plus vrai des monuments homériques est d'avoir scellé et consacré pour jamais l'unité du peuple grec. Toutes ces tribus hostiles les unes aux autres, différentes de mœurs, de cultes, d'institutions, se rapprochèrent sous la protection du grand nom d'Homère. Jamais chants épars, sans ordonnance et sans plan, eussent-ils produit ce miracle? Si la poésie eût été abandonnée à toutes les chances de la diversité des peuples et des tribus, au lieu de la sagesse et de l'harmonie que l'antiquité admirait dans les œuvres de son poète, n'y découvrirait-on pas bien plutôt le génie tumultueux des États grecs? On aurait des rapsodies doriennes, ioniennes; l'aristocratie heurterait la démocratie. On aurait une poésie de contraste, non pas la poésie d'Homère.

Il fallait, chez ces peuples épars, un Moïse païen qui ramenât le chaos à l'unité. Homère fut, après Orphée, le Moïse du monde grec. *L'Iliade* et *l'Odyssée* furent sa Genèse et son Deutéronome. Tout un peuple d'artistes reçut à son berceau la Bible de l'art, non point écrite sur le mont Sināï, au milieu des éclats de la foudre, mais gravée dans la mémoire des hommes au son de la cithare de Smyrne.

Les peuples grecs peuvent désormais s'engager à leur aise dans les luttes intestines. Leur lien de famille ne sera plus brisé. Ils portent tous, dans leur souvenir, une même et ineffaçable loi d'harmonie et de beauté. Lentement ils vont chanter et épeler le livre du vieux rapsode; lentement aussi un autre peuple, dans les montagnes de la Judée, va psalmodier sous son dattier les cantiques de l'Homère du mont Sināï. Plus tard, quand leur éducation sera

achevée, ils se rencontreront les uns et les autres à Éphèse, dans l'auditoire de saint Paul.

Les poèmes d'Homère ont été donnés à l'enfance de la Grèce pour qu'elle les feuilletât en souriant, sur ses gradins d'albâtre, comme un livre fait de gravures et d'images coloriées; car l'éducation de ce peuple s'est faite dans la joie et non pas dans les larmes. Il était le dernier né du dieu antique. Il a été caressé de la main du Jacob olympien, comme son dernier fruit et son Benjamin, entre toutes les nations. Son breuvage lui a été présenté soir et matin dans la double coupe emmiellée de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Oh! l'étrange idée de Platon de vouloir faire d'Homère un triste philosophe! Qui jamais le fut moins que lui? La sérénité était sa plus grande science.

Considérez seulement la simplicité de son mécanisme. Son hexamètre, formé presque tout entier de dactyles, s'avance, comme Achille aux pieds légers, puis se repose un moment, à la fin de sa course, sur son lent spondée; puis, comme un voyageur qui a repris haleine, ou comme un laboureur qui s'est assis au bout de son sillon, le vers se relève et part plus agile pour sa nouvelle carrière. A cette simplicité de moyens répond la simplicité du but. Si c'est Homère qui a changé la figure des dieux, assurément il l'a fait sans se mêler de doctrine. Que l'on étende autant qu'on le voudra la science des symboles, pour lui, il s'en est peu soucié. Heureux poète, qui n'avait besoin que d'aspirer à la beauté la plus pure pour être en même temps le plus savant, le plus politique, le plus religieux de tout son peuple! Ceux qui viendront après lui ne manqueront pas d'imiter cette sérénité divine, son principal caractère! Mais quelque malaise du monde les démentira toujours. Virgile, Tasse, Camoens ont caché maintes blessures sous leur pourpre tyrienne. Dante, Shakspeare se sont montrés à leur tour. D'autres siècles ont amené d'autres vers. Le temps des rires a passé comme celui des larmes. Le moyen âge, contristé, a fini comme la Grèce imprévoyante. La douleur s'est effacée comme la joie. Tout a été essayé; tout a changé; tout a reparu. Mais rien n'a plus souri, sur la terre, du sourire de la poésie d'Homère, ni la fleur, ni la vierge, ni le vieillard, ni le poète.

Souvent j'ai vu, en Grèce, au lever du soleil, la terre épanouie à

la brise de mer comme à une espérance nouvelle. Les bois, les vallées exhalaient une odeur particulière à ce pays. Peu à peu, les montagnes, les golfes, sortaient des ténèbres. Chemin faisant, on passait sous des bosquets humides d'agnus-castus et d'ébéniers sauvages, ou l'on arrivait près d'une baie dont les bords fumaient, au matin, comme une braise ardente, ou l'on voyait de loin de blondes colonnes suspendues, comme un rayon de miel, aux flancs azurés de la montagne, et tout faisait silence et restait dans l'attente. On eût dit que cette terre, renouvelée en une nuit, avait retrouvé dans le repos, comme un athlète, ses forces consumées. Malgré soi, on s'arrêtait pour entendre si des flots, des ravins, des collines, n'allait pas vibrer et s'enfanter de lui-même un nouveau chant d'Homère. Mais à mesure que le jour grandissait et divulguait la misère de ces contrées, cette impression de l'adolescence de la nature se dissipait par degrés; on rencontrait une ville écroulée, ou la carcasse d'un aqueduc vénitien, ou des champs blanchissant d'ossements, et le soir, au chant du hibou, au cri du chacal, la terre se rendormait avec un soupir, comme épuisée de ce rêve du passé et de cette illusion évanouie.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LES RÉVOLUTIONS.

Les grandes révolutions mettent tout l'ordre légal au néant. S'il les fallait caractériser par un mot, je dirais qu'elles substituent les idées aux traditions. Dès qu'elles ont brisé le frein des conventions établies, toute autorité tombe, et alors commence l'état révolutionnaire, transition périlleuse pour les peuples, mais qui n'ouvre pas nécessairement le règne du désordre et du crime. Il me semble que l'état révolutionnaire rappelle dans la vie des sociétés ce que les situations romanesques sont dans celle des individus. On sait qu'il peut se rencontrer de rares journées où, sous l'empire de sentiments exaltés, il naît pour nous des nécessités et même des devoirs en dehors des conditions habituelles qui règlent notre existence. Jamais plus qu'alors le mal n'est près de nous, l'appui des règles sociales nous manque, il ne faut plus compter que sur les nobles instincts de notre nature; l'âme succombe si elle n'est inspirée. Le bien extrême peut seul nous sauver de l'extrême mal, et nous nous perdons si Dieu ne nous élève jusqu'au dévouement.

Les révolutions sont les moments romanesques de l'histoire. Quand, affranchies du joug des coutumes et des croyances, les nations ne se guident plus que par l'enthousiasme, elles marchent sur une pente rapide, elles côtoient l'abîme, et elles n'éviteront pas de devenir coupables si elles ne se montrent grandes. C'est le temps des crimes inouïs, si ce n'est celui des vertus extraordinaires. La société n'a contre les derniers égarements d'autre recours que l'héroïsme.

Hors de l'ordre commun, les individus et les nations peuvent donc réaliser ce que l'humanité offre de plus beau, l'alliance de la

passion et de la vertu. Mais cette union est difficile et passagère. Bientôt tout s'altère, les cœurs se troublent et se dépravent, les misères de notre nature reparaissent, et le mal termine le bien et l'efface. L'enthousiasme confine au désordre. Il est trop vrai, l'homme, dans sa faiblesse, ne saurait longtemps s'appuyer uniquement sur lui-même. La pure vérité le gouvernerait toute seule, s'il n'était qu'intelligence et raison; mais il faut des symboles à son imagination; contre sa volonté, il faut des barrières; le soutien des traditions sociales est nécessaire à sa mobilité. Telle est l'origine de toutes les institutions qui doivent être les formes visibles du bien. Ces fictions conservatrices, qui semblent quelquefois bizarres, arbitraires, se maintiennent parce qu'elles sont utiles, et ne disparaissent pas impunément, si elles ne sont remplacées par des garanties meilleures. Portons envie aux nations pour qui le temps n'a consacré que le droit véritable. Chez elles, le sentiment du juste vit sous la protection de lois séculaires, et l'antiquité sied bien à la vérité.